




WOHL LEGACY

COVENANT & CONVERSATION

LA FOI AU FIL DE LA PARACHA AVEC RAV SACKS

Sponsorisé par Marion et Guy Naggar

Traduit par Liora Chartouni

Des mots qui guérissent Tazria-Metsora 5780

Dans le film *A Beautiful Day in the Neighbourhood* (2019), Tom Hanks joue le rôle du fameux producteur américain de série télé pour enfants Fred Rogers, un personnage légendaire pour plusieurs générations de jeunes américains, célèbre pour son invitation musicale “Won’t you be my neighbour” ? [“Voudrais-tu être mon voisin ?”]

Ce qui rend ce film inhabituel, c’est qu’il glorifie le pouvoir de la bonté humaine qui guérit les cœurs brisés. De nos jours, des messages moraux d’une telle simplicité ont tendance à se retrouver uniquement dans des films pour enfants (ils s’avèrent que certains d’entre eux sont ingénieux). Telles sont la puissance et la subtilité du film : que personne ne soit tenté à le qualifier de simple et naïf.

L’intrigue est basée sur une histoire vraie. Un magazine a décidé de tirer une série de courts portraits sur le thème des héros. Il a assigné la tâche d’écrire sur Rogers à l’un de ses journalistes les plus talentueux. Le journaliste faisait partie de ces âmes troublées. Il entretenait une relation chaotique avec son père. Les deux en étaient venus aux mains au mariage de sa sœur. Le père cherchait à se réconcilier, mais le journaliste refusait catégoriquement de le voir.

Son caractère perturbé se voyait dans sa façon de concevoir le journalisme. Tout ce qu’il écrivait était toujours empreint de critique, comme s’il se délectait à détruire les images des gens qu’il était appelé à décrire. Compte-tenu de sa réputation, il se demandait pourquoi la star de télévision pour enfants avait accepté de se faire interviewé par lui. N’avait-il pas lu ses œuvres ? N’était-il pas au courant que le portrait risquait d’être négatif, voire même désastreux ? Il s’est avéré que non seulement Rogers avait lu tous les articles qu’il avait pu obtenir, mais qu’il était le seul à avoir accepté d’être interviewé par lui. Tous les autres “héros” l’avaient laissé tomber.

Le journaliste s’apprête à rencontrer Rogers, en regardant d’abord la production d’un épisode de sa série, foisonnant de marionnettes, de maquettes de trains et d’un paysage urbain reproduit en miniature. Ce fut le terreau idéal pour une séance de cynisme. Pourtant, lors de leur rencontre, Rogers brave tout stéréotype conventionnel, détourne la question de sa personne et la renvoie au journaliste. Presque immédiatement, il ressent le mal-être qui l’habite, transforme chaque question négative en affirmation positive. Il transpire le calme et la sérénité, encourageant le journaliste à parler de lui.

Observer la douceur de Hanks est une expérience remarquable. Il demeure imperturbable malgré la pression. Il amène lentement le journaliste - qui avait après à produire quelques 400 mots sur lui - à admettre ses erreurs vis-à-vis de son père et à lui donner la force émotionnelle de lui pardonner avant qu’il ne meurt. Voici quelques lignes de leur conversation qui vous donneront un avant-goût du ton de la relation :

Journaliste : Tu adores les gens comme moi.

Fred Rogers : Qu'est-ce que les gens comme toi ? Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi de toute ma vie.

Journaliste : Les gens perturbés.

Fred Rogers : Je ne pense pas que tu sois perturbé. Je sais que tu es un homme de valeur. Quelqu'un qui sait faire la distinction entre le bien et le mal. Rappelle-toi que ta relation avec ton père a également contribué à façonner ces traits de caractère. Il t'a aidé à devenir qui tu es.

Remarquez qu'en quelques lignes, Rogers a rehaussé l'estime de soi du journaliste, et a recadré sa relation avec son père. L'argumentation même qui l'a amené à se battre avec son père était quelque chose qu'il lui devait. Le film (mais pas tous les détails de l'intrigue) est basé sur une histoire vraie à propos du vrai Fred Rogers et du journaliste, Tom Junod. Junod, comme son personnage dans le film, est venu pour se moquer, mais en fin de compte, il a été inspiré. Il a raconté au sujet de son expérience : "Qu'est-ce que la grâce? Je n'en suis pas sûr, tout ce que je sais c'est que mon cœur était comme une dague, et que dans cette pièce, il s'est ouvert et est devenu comme un parapluie." Le film est, tel qu'un critique l'a décrit, "une ode à la bonté parfaitement jouée et présentée"¹.

Le but de cette longue introduction est que le film représente une illustration rare et authentique du pouvoir de la parole, que ce soit pour guérir ou détruire. C'est exactement ce que représentent Tazria et Metsora, selon nos Sages. La *Tsaraat*, la maladie cutanée dont le diagnostic et le processus de purification constitue le cœur des Parachiot, représentait un châtiment pour le *Lachon Hara*, la médisance. Le mot *Metsora*, c'est celui qui souffre de cette maladie. C'est une abréviation de l'expression *Motsi Chem Ra*, la calomnie. Le texte de référence d'où nos Sages tirent cette conclusion est le récit de Myriam qui a parlé en mal de Moché, et qui fut par la suite frappée de *Tsaraat* (Nombres 12). Moché fait allusion à cet incident plusieurs années plus tard, en implorant les Israélites de le prendre à cœur : "Souviens-toi de ce que l'Éternel, ton D.ieu, a fait à Myriam, pendant votre voyage au sortir de l'Égypte." (Deut. 24, 9).

J'ai affirmé que le Judaïsme était une religion de mots et de silences, parler et écouter, communiquer et être présent. D.ieu a créé l'univers avec des mots "Et Il a dit... et il fut". Nous avons également créé l'univers social par des mots, par les promesses avec lesquelles nous nous engageons à respecter nos obligations envers les autres. La révélation divine au Sinaï fut faite par des mots, "Et l'Éternel vous parla du milieu de ces feux; vous entendiez le son des paroles, mais vous ne perceviez aucune image, rien qu'une voix" (Deutéronome 4, 12). Chaque religion de l'antiquité avait ses monuments de brique et de pierre ; les Juifs, exilés, n'avaient que des mots, et la Torah qu'ils amenaient avec eux là où ils allaient. La Mitsva par excellence dans le Judaïsme est le *Chéma Israël*, "Écoute, Israël". Car D.ieu est invisible et l'on ne peut faire d'images de Lui. Nous ne pouvons voir D.ieu ; nous ne pouvons le sentir ; nous ne pouvons le toucher, ni le goûter. Tout ce que nous pouvons faire c'est écouter dans l'espoir d'entendre D.ieu. Dans le Judaïsme, écouter est un art religieux de haute importance.

Ou du moins, cela devrait l'être. Ce que Tom Hanks nous montre dans son portrait de Fred Rogers, c'est un homme qui est capable de *se soucier* des autres, de les écouter, de leur parler d'une manière qui est puissante, sans compromis, ou en prenant pour acquis que tout est beau dans le monde. Cela est à la fois intéressant et important car il est difficile de savoir comment écouter D.ieu si l'on ne sait pas comment écouter autrui. Et comment peut-on s'attendre à ce que D.ieu nous écoute si nous sommes incapables d'écouter les autres ?

Toute cette question de la parole et de son impact sur les personnes s'est grandement amplifiée par la propagation des smartphones et des médias sociaux et leur influence, en particulier sur les jeunes et sur la scène du débat public.

L'abus sur internet est le fléau de notre génération. Cela s'est produit à cause de la facilité et de l'aspect impersonnel de la communication. Elle engendre ce qui a été qualifié d'effet de désinhibition : les gens se sentent plus libres d'être cruels qu'ils ne le seraient en personne. Lorsque l'on est devant quelqu'un, il est difficile d'oublier que l'autre est un être humain vivant et qu'il respire comme nous. Qu'il a des sentiments et des vulnérabilités comme les nôtres. Mais lorsque l'on n'est pas conscient d'une telle chose, tout le poison qui nous habite ressurgit, avec parfois des effets dévastateurs. Le nombre de suicides chez les

¹ Ian Freer, Empire, 27 January 2020.

adolescents et les tentatives de suicides a doublé depuis les dix dernières années, et plusieurs attribuent cette hausse aux effets des médias sociaux. Les lois du *Lachon Hara* n'ont presque jamais été autant d'actualité et nécessaires.

Au risque de révéler un *spoiler*, *A Beautiful Day in the Neighbourhood* offre un commentaire fascinant d'un débat ancien du Judaïsme, qui fut abordé par Maïmonide dans le 6e chapitre des *Huit Chapitres* [son introduction aux *Pirkei Avot*], et qui porte sur le plus haut niveau spirituel entre un *Hassid*, le saint, celui qui est naturellement bon, ou *Ha-Mochel Be-Nafcho*, celui qui n'est pas naturellement saint du tout mais qui exerce un grand contrôle de soi et refoule les éléments négatifs de son caractère. C'est précisément cette question, dont la réponse n'est pas évidente, qui donne l'intrigue au film.

Les Rabbins ont dit des choses très sévères sur le *Lachon Hara*. C'est pire que les trois péchés cardinaux combinés : l'idolâtrie, l'adultère et le meurtre. Il tue trois personnes : celui qui le dit, celui qui en est l'objet, et celui qui l'écoute². Joseph s'est fait haïr par ses frères car il a parlé d'eux de façon diffamatoire. La génération qui a quitté l'Égypte s'est vu refuser l'entrée en terre d'Israël car elle en a parlé en mal. Celui qui profère du *Lachon Hara* est comparé à une personne qui nie l'existence de D.ieu³.

Je crois que nous avons besoin des lois du *Lachon Hara* encore plus qu'auparavant. Les médias sociaux sont remplis de haine. Le langage politique est devenu ad hominem et abominable. Il semble que nous ayons oublié ce que Tazria-Metsora vient nous rappeler : que la médisance est une plaie. Elle détruit les relations, fait fi des sentiments des gens, dévalorise le public, transforme la politique en un match de joute entre des égos en compétition et défie tout ce qui est sacré dans nos vies. Il ne devrait pas en être ainsi.

Chabbath Chalom

Jonathan Sacks



Pour d'autres écrits du Rav Sacks, consultez le www.rabbisacks.org

© Rabbi Sacks • Tous droits réservés
Le Bureau du Rav Sacks a le soutien du « Covenant & Conversation Trust »

² Arakhin 16b.

³ Arakhin 15b.